

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE | POUR L'ÉTRANGER
Un an... 80 fr. | Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr. | Six mois... 56 fr.
Trois mois 20 fr. | Trois mois 28 fr.
Chèque postal Lente 656-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

SOUS LE REGNE DE SARRAUT

On exploite le Cambodge comme une ferme de rapport

Voilà bien le principe de l'autocratie : considérer un pays comme un domaine qui vous appartient en propre et dont les habitants ne sont que les instruments d'exploitation. Ce principe est appliqué au Cambodge absolument comme il l'est par Mussolini en Italie, comme il le serait en France sous la coupe d'un Léon Daudet triomphant.

L'administration du résident supérieur Baudoin consistait surtout à exploiter le Cambodge comme une ferme. Son unique souci était de tirer de tout des profits personnels.

Un exemple de ce système de gabe-

rie nous est donné par la façon dont fonctionnait l'Ecole professionnelle de Phnom-Penh.

Pendant des années, les artisans de l'Ecole professionnelle de Phnom-Penh

ont confectionné des meubles, sculptures, objets d'art, pièces de collection

et d'orfèvrerie de toutes sortes pour le

résident supérieur Baudoin et ses amis.

Une simple inspection montrera que

les achats importants, aux frais du bud-

get, de bois précieux, de bronze, de

matière d'or et d'argent, etc., ne sont

pas représentés en sortie. Tout le per-

sonnel français et indigène témoignait

aussi de cela, qui est de notoriété

publique. Les détournements commis

de ce chef par le résident supérieur

Baudoin sont très importants. On s'as-

surait la complaisance du personnel au

moyen d'avancements, d'indemnités,

d'avantages accordés, même aux mem-

bres de leur famille. On avait recours

à différents procédés pour le transfert

en France des richesses ainsi consti-

tuées aux dépens du budget.

Voici un épisode qui caractérise ce

genre de subtilités frauduleuses :

En mai 1919, Mme Baudoin, rentrant

en France sur le paquebot *André-Le-*

bon, emporta plusieurs charrettes de

caisses contenant des objets précieux,

cadeaux, etc... Un fonctionnaire fran-

çais de l'entourage de M. Baudoin fut

chargé de l'embarquement des nom-

breuses caisses qu'il avait ordre de

déclarer comme « papiers et archives per-

sonnelles du résident supérieur Baudoin ».

Le personnel des Messageries

Maritimes refusa l'embarquement des

caisses sous cette déclaration évidem-

ment fautive, attendu qu'à travers les

claires-voies de certaines caisses on

pouvait voir les toiles d'emballage et

des meubles sculptés. La difficulté fut

soumise à l'agent général de la Compa-

gnie, M. Maurice, que M. Baudoin dut

aller voir lui-même et qui, sur l'insis-

tance de M. Baudoin, finit par autoriser

l'embarquement des objets volés, sous

la responsabilité du déclarant.

Encore un fait de notoriété publique :

Le 9 février 1920, sur le paquebot des

Messageries Maritimes *Cap-Orcina*

(actuellement l'*Angora*, de la même

Compagnie) s'embarquait, à Saigon, M.

Deloche de Campocasso, des Services

agricoles et commerciaux du Cambod-

ge, envoyé en mission à Lyon, à la

Foire de l'époque, par le résident supé-

rieur Baudoin et voyageant de ce chef

au compte du budget du Protectorat.

Le même paquebot transportait, pour

être exposés à Lyon, des objets divers

contenus dans un certain nombre de

caisses, ayant fait l'objet de réquisitions

régulières de transport au compte du

dit budget. Le résident supérieur Baudoin,

sous le couvert de cette mission

et aux soins de M. de Campocasso, ex-

pédia, à bord du même paquebot, un

lot important de caisses contenant des

meubles et objets personnels collection-

nés comme il est dit plus haut. Et pour

faire supporter au budget le transport

des dites caisses au moyen de réquisi-

tions, M. Baudoin employa la manœu-

vre frauduleuse suivante : les caisses

étaient toutes désignées sur les réqui-

sitions comme devant être expédiées à

Lyon, mais celles qui étaient réelle-

ment destinées à l'exposition et celles

de M. Baudoin, portaient respectivement

une série de numéros bis, ce qui a

permis, au débarquement à Marseille,

de reconnaître les caisses de M. Baudoin,

qui furent expédiées à Nice ou à

Paris.

Enfin, en 1922, M. Baudoin, qui de-

vait rentrer en France au retour de M.

Long, confia au représentant d'une

maison de commerce de Saigon-Phnom-

Penh le transport d'un certain nombre

de caisses contenant des trésors consti-

tués comme il a été dit plus haut.

L'emballage de toutes ces richesses

que s'appropriait ainsi le résident supé-

rieur, était fait au compte du budget.

C'est M. de Villeneuve, sous-chef de

cabinet, qui payait sur les fonds pub-

liques les ouvriers spéciaux, les achats

de toile d'emballage et de toile à voile,

etc., etc... Il ne cachait pas à ses amis

que des sommes importantes étaient

ainsi dépensées pour le compte person-

nel du résident supérieur. Poussant

très loin cette mise au pillage systé-

matique des fonds du budget dont il

avait la charge, ce haut fonctionnaire

de la République alla même jusqu'à se

faire confectionner, avec du cuir acheté

aux frais du budget, plusieurs douzai-

nes de paires de souliers, à la prison de

Phnom-Penh. Les boîtes pour ces

chaussures furent faites à l'Ecole pro-

fessionnelle !

Et pendant ce temps, par ordre de ce

résident supérieur, des centaines d'in-

digènes croupissaient dans cette même

prison de Phnom-Penh, sans qu'aucun

dossier existât sur leurs cas. Depuis

des années et des années, six, sept, huit,

dix ans, ils étaient là, les malheureux

qui attendaient un jugement qui jamais

ne venait, de pauvres indigènes qu'on

avait arrêtés pour de simples contra-

ventions ou pour avoir dérobé quelque

poignée de riz.

Éternelle histoire : hélas ! elle n'est

pas seulement d'Indochine — elle est

de tous les pays.

Mais, sous le règne de Sarraut, les

gros voleurs officiels, les honorables

malfruits, ne prennent aucune pré-

caution pour de tels exploits. Avec

cynisme ils pillent, volent, assassinent,

sûrs de l'impunité, fiers de l'admiration

que leur « œuvre civilisatrice » provo-

que dans les milieux politiques d'Ac-

tion Française et du Bloc National, dans

les Chambres de commerce, dans la

presse vénale et autres milieux d'égale

corruption.

Un autre inconvénient vient de ceux qui nous parlent toujours d'une morale anarchique à opposer à celle de l'Etat, patron de tout le monde. Or, nous n'avons pas besoin du tout de morale, mes amis. C'est encore la une cause d'embouteillage. Le philosophe-poète allemand Friedrich Nietzsche a dit ceci : « L'individu cherchant lui-même son bonheur, on ne doit pas lui faire des prescriptions quant au chemin qu'il mène au bonheur ; car le bonheur individuel prend sa source en ses propres lois, inconnues à tout autre, et ne saurait être qu'entravé par des prescriptions émanant d'autrui. En effet, les prescriptions dites de la morale sont érigées contre les individualités et ne veulent nullement leur bonheur. S'ériger en tribunal moral doit nous répugner comme étant de mauvais goût. Laissons cette action de mauvais goût aux personnes qui ne sont occupées qu'à traîner le passé un petit bout de chemin plus loin dans les temps, et qui, eux, ne sont jamais le présent ». Voilà la chose mise au point ; les moralisateurs ne sont pas de leur temps, ils sont du temps passé ; ils ne vivent point leur vie à eux mais celle d'autrui ; et leur temps et leur vie par là-même deviennent sans but et inopérants. Ils nous barrent la route en avant. Malheureusement ils sont nombreux, et l'humanité n'avance pas dans la cohue.

Justement les anarchistes s'occupent beaucoup et beaucoup trop du nombre. Parbleu, cela se comprend ; dans les pays parlementaires, dits civilisés, on se dénombre, on se compte, on vit dans la foi en Sa Majesté la Majorité. On est bien trop instruit pour croire en Dieu, mais on croit fermement dans le nombre, à l'instar du philosophe grec Pythagore, selon qui les chiffres étaient avant la création du monde et pour lequel il y en avait même de sacrés.

Or, le jour national du grand dénombrement, le jour des élections parlementaires, deux chiffres surtout sont tenus en sainteté : l'un, c'est le zéro qu'on ajoute au zéro, dans la conviction que les zéros additionnés aux zéros font un député ; l'autre, c'est le chiffre ainsi obtenu, la majorité. Inclinations-nous, c'est là la vérité et le bonheur depuis Pythagore. Mais le malheur pour les anarchistes, qui cependant nient ce « bonheur suprême », c'est qu'ils ont pris la mauvaise habitude de se compter eux aussi. Cela me fait parfois penser à l'opinion un peu paradoxale que nous sommes vraiment trop d'anarchistes de par le monde. Or, ce qui me console un peu, c'est qu'à Danemark, où nous nous comptons également, nous ne sommes que quinze et parmi ces rares, l'un d'eux vient de partir pour Paris, un autre a pris un engagement à bord d'un navire au long-cours, ce qui nous réduit à 13, autre chiffre sacré. Laissons-nous donc petite minorité feront au peuple révolutionnaire, nous ne sommes pas la besogne proprement dite de la minorité, elles sont toujours l'œuvre des bons bourgeois qui forment la majorité, qui forment les classes, classe ouvrière comme classe capitaliste, les hommes vivants en troupeaux, troupeaux gouvernés comme troupeaux, toujours obéissants de la pensée que les vaches soient bien gardées, les impôts payés, une Ruhr quelconque occupée, le monde renversé. En vérité, c'est — hélas ! — ce qui finit toujours par se passer. Et voilà la révolution : le régime où les idées anarchistes d'une petite minorité fera au peuple révolutionnaire une nouvelle mentalité, base d'une nouvelle société. Or la grande préoccupation du nombre est l'affaire de ces nombreux « révolutionnaires » malgré eux, tandis que pour les anarchistes la même préoccupation ne créera jamais qu'un embouteillage. Je donne ici à méditer un mot qui m'a été dit un jour par un anarchiste danois, par ce même compagnon qui court actuellement le monde : « Je ne table jamais que sur les partis composés d'un seul membre ». A un point de vue il a raison ; à un autre il a tort : il faut parfois tabler également sur les hommes troupeaux qui renversent tout dans leur course folle vers les étables de l'Etat, dont les fonctionnaires finiront par tuer la fonction.

Ceci n'est pas nouveau ; seulement il faut y penser. Continuons donc l'énumération de nos torts.

Il y a des anarchistes qui s'embarquent dans la coopération. En effet le mot sonne bien, l'anarchisme ayant pour but immédiat une nouvelle forme de la production humaine, la libre coopération. Malheureusement le mouvement coopératif actuel n'a de l'anarchisme que le nom si heureusement choisi ; les social-démocrates s'en étant emparés, la coopération est devenue une participation à la bataille capitaliste de tous les jours. On coopère pour le profit et nous voilà dans l'opposé même de l'anarchie. Il y en a qui prétendent que le mutualisme des social-démocrates nous prépare à la mutualité idéale ; dans ce cas-là, c'est une idée bien camouflée, et, pour ma part, je ne vois pas comment la guerre du travail peut mener à la paix du travail, le militarisme mener à la démobilisation, à moins que nous ne nous trouvions encore ici devant la coopération révolutionnaire des foules étalées, ignorantes de tout ce qu'elles font. A la fin, une société meilleure ne sera jamais créée que par des hommes meilleurs, donc par des hommes ayant une autre mentalité que la mentalité capitaliste, mettons par des anarchistes.

En Scandinavie, des compagnons se sont lancés dans le Néo-Malthusianisme. Autre diversion capitaliste : le pauvre monde sauvé en l'empêchant de croître et de multiplier, en se refusant à peupler la terre... Un remède à rebours, le bonheur dans la diminution et non dans l'épanouissement, une humanité estropiée au lieu d'une humanité riche. La chose se comprend facilement par le milieu ; nous vivons dans des conditions où les restrictions s'imposent. Mais un idéal cela ? Non ! De l'anarchisme ? Jamais ! Au fond d'ailleurs c'est même une erreur, car les hommes sont les animaux les moins nombreux de la terre. Même l'Europe, où l'on s'enfonce, est médiocrement peuplée ; ainsi la Scandinavie, bien plus grande que la France, n'a que 11 millions d'habitants, et pourtant, on se serre la ceinture, ici comme là. Le négoce à deux enfants, ce n'est là que le cri de désespoir que pousse la démocratie en s'apercevant de sa propre infériorité. Le nouveau Malthus pourra aller rejoindre le vieux. Et les anarchistes ne font qu'obstruer la voie menant à l'avenir en s'affublant d'idées détroquées de ce genre.

Cela me fait penser aux camarades qui rêvent de la réalisation d'une langue universelle : dans ma jeunesse cette langue s'appelait Volapük, aujourd'hui c'est l'Es-

péranto. Comme idéal c'est beau, mais impraticable, et c'est le pire qu'on puisse dire d'un idéal. En effet, une langue nait, vit et meurt, elle ne se crée pas artificiellement. La langue universelle aurait le sort d'être morte née, tout comme l'homme-mouche des sorciers du moyen âge. Le progrès se fait toujours par la variété, jamais par l'uniformité. L'espéranto ne vaut pas l'alphabet des sourds-muets, et ne constitue qu'un encombrement de plus dans les efforts pour faire avancer l'humanité.

Si l'on a le temps de s'occuper de tout, on pourra bien se faire soldat dans la grande armée des abstinents. Evidemment les hommes ne doivent pas boire vin et bière comme des trous ; si même les libertaires s'occupaient parfois un peu moins du bonheur des autres et un peu plus de leur propre bonheur, le tout irait certainement mieux. Nous ne sommes point là pour former une armée du salut, surtout quand il s'agit d'individus qui ne veulent pas être sauvés ; la mort naturelle d'un ivrogne invétéré, c'est la mort au fond de la bouteille. Qu'il y crève ! Les humanitaires ont souvent trop bon cœur ; ils barrent la route aux anarchistes par le débordement de leur humanité.

Il y en a d'autres qui plongent dans le Georgisme. Il est juste qu'on essaye l'impôt sur la terre, comme on a essayé tant de remèdes de bonne femme et de brave homme ; seulement, selon Henry George si l'on conserve l'impôt, il faut conserver l'argent, l'Etat. Sa réforme ne nous avancera donc guère. Racommodages que tout cela ; une culture mourante ne se laisse pas raccommoder, le bas de laine du capitalisme ne vaut plus pour ces soins-là. Et la réforme de l'école donc ? Ferrer, Monestrosi ? Certes, certes. Et les progrès du féminisme, le vote par famille ? Voter, votez. L'antimilitarisme alors ? J'admire ceux qui refusent le service militaire ; un jeune homme de mes amis fait actuellement ses 21 mois dans une prison à Copenhague. La grève générale ? Excellente idée, un peu surannée peut-être. Les bombes ? Ça sent bon dans le nez d'un vieux qui était jeune du temps de Ravachol ; seulement, de l'autre côté on a déjà lancé les gaz asphyxiants, et comme disait ce brave président de la Chambre des députés : la séance continue ! Il ne faut pas parler de bombes à l'époque des Luddites et des Poincaré.

Et quoi donc ? Je tâcherai de vous le dire en quelques mots.

Tous ces gens-là n'ont pas tout à fait tort ; c'est la saine variété de la nature elle-même qu'ils représentent. Sous ce rapport, tout va bien. Mais il y a l'anarchisme et les anarchistes ; là il faudra faire un front d'unité, et cela d'autant plus que l'idée anarchiste enfume en soi tous les efforts unis pour le renversement de la vieille culture pourrie et le rétablissement d'une nouvelle société. Notre but n'est pas une quelconque des nombreuses stations intermédiaires, c'est le point terminus envisagé par la génération à laquelle nous appartenons ; nous ne nous intéressons pas aux réformes en soi impossibles dans l'état actuel des choses, pas plus qu'à une moralité ne pouvant jamais sortir de la mentalité amoralisée dans laquelle nous respirons, pas plus qu'à angéliques du travail là où tout travail est un non-sens, pas plus qu'au bonheur là où le malheur est de rigueur depuis la naissance jusqu'à la fosse commune ; mais nous voulons un changement radical et à fond, nous voulons renverser le monde à l'envers dans lequel nous paraissions condamnés à vivre sous l'impression d'une destinée que nous pourrions cependant dominer nous-mêmes, au lieu de la considérer comme la punition d'une tare originelle. Et d'abord, l'Etat reposant sur le salariat, nous voulons abolir le salariat.

Voilà l'anarchisme. Tout le reste, ce sont des wagons vides qui embouteillent l'entrée de la gare terminus pour la génération actuelle.

Encore, tous ces à-côté de l'anarchisme nous ont changé en des pleurnichards, plutôt qu'en des révolutionnaires. On voit l'insuffisance des nombreux remèdes proposés de part et d'autre, et comme l'a dit Nietzsche : « On parle de son sort à supporter, on prend la pose, le dos large, et l'on gémit : l'Atlas infortuné que je suis ! » Un vrai révolutionnaire parle tout autrement, et il jette bas le fardeau, fût-il lourd comme une montagne ou comme le ciel même.

Car ne nous méprenons pas sur le sens actuel de ce mot : révolution. Dans les temps passés la révolution, c'était une barricade ; de nos jours, c'est un travail. La seule question qui se pose au moment du grand chambardement, du grand Vladimirovitch, comme disent les Allemands, c'est celle du travail selon la nouvelle formule, l'ancienne ayant fait complètement défaut justement par les soins qu'y apportèrent les bons bourgeois, les citoyens social-démocrates, les camarades bolchevistes et autres étatistes. Voilà l'Etat par terre, et immédiatement le travail commencé pour que jamais plus ne renaisse l'Etat, fût-ce même sous le nom fallacieux d'Etat socialiste. Fini, le salariat, en avant le travail libre.

Ne me demandez point comment on s'y prendra alors pour faire marcher la production. Si, à la fin, le monde a été assez sage pour s'arranger à célébrer la faillite de la production capitaliste, il s'arrangera bien pour mettre quelque chose à sa place. En effet, dans un très vieux livre danois, je lis ceci : « Si quelqu'un vient me demander : Comment est le pays du bonheur ? Alors je lui répondrai franchement, par la réponse donnée autrefois par un prêtre : « Si quelqu'un désire entrer au paradis, il ne commence point par demander : Comment est le paradis, d'après-moi ça ? Mais il commence à s'y rendre ». Ou bien je lui dirai comme ce médecin qui racontait : « Si quelqu'un est affligé d'une maladie, alors il ne demande pas : Comment pourrai-je vivre sans cette maladie, quand elle m'aura quitté ? Mais il se met à travailler à ce qu'elle le quitte ».

Voilà bien ce qu'il faut répondre, à ceux qui demandent des renseignements sur l'avenir. L'avenir est simplement à nous tous, mais il y en a qui sentent le besoin de se mettre en caravane vers l'avenir, et d'autres qui sont les esclaves de l'attachement au passé. Ce qu'il faut à l'humanité, c'est donc une autre mentalité, celle qui mène en avant. Fort heureusement, il y en a des indices. Un Français, dont je ne me rap-

pelle plus le nom, les a vus dans cette image poétique :

L'attachement au sol n'est plus héréditaire. Ou les trains ont passé, se meurt la vieille terre. Et le fils dernier né des obscurs travailleurs, Quand le champ paternel se remplit de fumée, Fouille des yeux l'espace aux portes mal fermées.

Ah ! l'éternel tourment de respirer ailleurs ! La caravane passera. Et les chameaux y sont bien pour quelque chose. En fin de compte, nous sommes tous de la caravane.

J. J. IPSSEN.

AU SANATORIUM DE BREVANNE

Mourier assassine ses malades

Nous avons annoncé il y a trois semaines la manifestation des hospitalisés tuberculeux, qui las de protester vainement contre le régime alimentaire, décidèrent de manifester dans le bureau du directeur. Une enquête fut ouverte par le célèbre directeur de l'assistance publique M. Mourier, et nous espérons que les malheureux, à la suite de leur action, auraient enfin satisfaction.

Or nous venons d'apprendre que des sanctions viennent d'être prises par l'administration de l'avenue Victoria, non pas contre les véritables responsables, qui par leur incapacité à gérer l'hôpital, obligent les malades à se dresser pour que finisse ce scandale, mais contre les malades eux-mêmes.

Avant-hier, quelques autos de la préfecture de police, arrivèrent à Brevannes, et un certain nombre de tuberculeux furent appelés individuellement au bureau du directeur, bien gardé par les mouches mises au service de Mourier. Sans même permettre aux malades de se changer ou de regagner leur salle, on les embarqua dans des voitures qui se dirigèrent sur Paris où l'on dispersa ces malheureux dans différents hospices.

Une certaine activité a été déployée ces temps derniers, par des hommes célèbres appartenant aux universités françaises, pour arracher aux griffes de la dictature espagnole, un homme libre : le professeur Unamuno. Est-ce que ces célébrités ne sont capables d'élever leurs voix que lorsqu'il s'agit d'une personnalité en vue et ne protestent-elles pas contre les assassins qui arrachent à leur traitement médical des malheureux sans argent, qui sont obligés d'avoir recours à l'hôpital pour soigner une infirmité, qui est la conséquence d'un régime social vicié où la tuberculose fait chaque jour d'effroyables progrès ?

DANS les CABARETS

Au Grenier de Gringoire :

Tout autour de soi, ne sont que visages de connaissance. C'est qu'ici, on est en famille. Les camarades y viennent nombreux écouter les chansons de rêve, d'espoir et de révolte dont ils ne sont jamais lassés. Inutile, n'est-ce pas, de vous présenter Charles d'Avray. Tous les anarchistes le connaissent et ses chansons, bien connues du grand public, sont sur toutes les lèvres des militants et des habitués de nos fêtes de propagande auxquelles il ne marchande pas son concours.

A ses côtés, un lot remarquable de poètes, de chansonniers et de chanteurs. Mélancolique, voici Lucio Dornano, poète de talent, dont les Messes Patennes, qu'il va faire paraître sous peu, sont attendues avec une vive curiosité.

Line de Tarbes, dotée d'une admirable voix de contralto, nous charme avec « Les Gendres » ; puis, Geo Robert, à la voix chaude, au timbre très agréable, à la diction parfaite, interprète de Vieilles chansons : « Les Ebbés », « Quand les Lilas refleuriront », etc...

Le poète Marius Erubach, dont Marguerite Gréval dit au concert les œuvres intéressantes, nous expose, avec bonhomie, les rancœurs de « Eugène, gargon de café ».

Dranoel, qui fut une dizaine d'années directeur artistique du Cabaret Bruant, — hélas ! la comme ailleurs on ne garde pas les vieux, — déclare les œuvres du célèbre chansonnier retiré des affaires.

Lucy Vory et Jane Marsan, chacune dans leur genre, sont aussi fort appréciées. De temps à autre vient prêter son concours mon vieux camarade Coladant, de la Muse Rouge, qui est venu à l'interprétation des œuvres de Gaston Couté. Egalement l'ami Loréal, dont la nouvelle chanson : « La Calomnie » remporte un légitime succès.

Au piano, le maestro Geromini accompagne à la satisfaction générale.

Je ne saurais trop recommander aux lecteurs du Libertaire de soutenir par leur présence l'œuvre de propagande que poursuit dans son cabaret d'avant-garde notre toujours jeune camarade Charles d'Avray.

— P. M.

Les bienfaits de l'armée

Un dirigeable-vedette de la marine a pris feu aujourd'hui alors qu'il évoluait à environ 1000 mètres au-dessus de la banlieue de la capitale. On ne parvint à dégager des débris calcinés, qui vinrent s'écraser sur le sol, que les cadavres carbonisés des cinq hommes de l'équipage.

Un message de Peshawar annonce qu'un détachement de soldats hindous, sous le commandement d'un capitaine anglais, est tombé dans une embuscade près de Chagmalai. L'officier et deux soldats ont été tués ; six autres soldats ont été grièvement blessés. Les pertes des rebelles ne sont pas connues.

Voici deux nouvelles qui ne nous feront pas verser beaucoup de larmes. Depuis la leçon de 1914, les jeunes gens devraient avoir compris.

Et ma foi, s'il se trouve encore des victimes du militarisme, nous ne pouvons qu'parodier le refrain :

« Ah ! fallait pas qu'ils y aillent ! »

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Sans doute parce que je venais de lire dans Paris-Soir les résultats de l'enquête Sommes-nous honnêtes ?, le rêve que je fis cette dernière nuit me transforma moi aussi en enquêteur. Mais pour ne pas traîner mes pas dans les sentiers battus par les journalistes qui, malgré les moyens dont ils disposent, n'ont pu réussir à trouver l'un le bonheur, l'autre l'honnêteté, j'avais choisi pour sujet de mon enquête : Sommes-nous des imbéciles ? Avant d'aller plus loin, je dois dire que le succès couronna mon entreprise.

La première personne que je m'en fus interviewer, mon épicière, s'exclama : « — Oui, je suis un imbécile, un navet, un ballot. Tout cela, parce que je suis trop honnête. Tenez, voilà mes factures. Regardez à quel prix j'achète mes marchandises. Eh bien, je me contente seulement d'un petit bénéfice de cinquante pour cent. Et mon fonds, monsieur, mon fonds que j'ai payé vingt mille francs et que j'ai refusé de céder pour deux cent mille francs, je suis forcé de le laisser aujourd'hui pour cent quatre-vingt mille francs. Au jour d'aujourd'hui, où les gens achètent tout d'importer quel prix, qu'est-ce que vous dites de cela ? »

Je n'en dis rien du tout et partis pour suivre mon enquête. Le hasard me fit rencontrer un homme qui fut autrefois mon ami d'enfance et qui, par un curieux concours de circonstances, est parvenu à se faire nommer député.

« Ah ! mon pauvre vieux, crois-tu que j'ai été assez bête pour me fourvoyer dans ce métier. Tout tinto !... que de démarches pour obtenir une maigre compensation pour les services rendus au commerce, à l'industrie, à la finance de son pays. Et dire qu'il va falloir me représenter une prochaine fois pour avoir la possibilité de passer mes vieux jours tranquille !... Quel imbécile je suis !... »

Je ne pus que l'approuver, et, sautant dans l'autobus, je m'en allai rendre une petite visite à un académicien célèbre qui lorsque je lui annonçai que je venais pour une grande enquête du Libertaire, s'empressa de m'avancer un fauteuil.

« — Des imbéciles, monsieur, nous le sommes tous, plus ou moins. On a prétendu que je l'étais plus que mes collègues, parce que je n'avais jamais écrit. C'est pourtant une chose dont je m'honore, car je n'ai ainsi proféré qu'un nombre très limité de bêtises. Et c'est sans doute la raison qui a fait porter sur moi le choix des imbéciles qui m'ont élu. Imbécile, je le suis, vous l'êtes, nous le sommes tous, tous... »

Je m'arrachai d'un bond du confortable fauteuil et me sauvai. Dans ma précipitation, je manquai de renverser un pauvre bougre dont la canne, frottant le bord du trottoir, remplaçait la vue éteinte. « Imbécile », grommola-t-il.

Je réussis à lui faire accepter mes excuses et lui posai ma question. Il s'arrêta, tourna vers moi sa pauvre tête meurtrie et me dit gravement : « — Des imbéciles, il y en a au moins ; quinze cent mille sont morts, d'autres sont comme moi ou ne valent pas mieux. D'autres encore, qui sont bien portants et qui ont cru être très malades en tirant leur épingle du jeu, en fabriquant des canons ou des obus, s'apercevant bientôt que pour eux comme pour nous il y avait autre chose à faire. Il y a les canailles, mais ceux-là sont aussi des imbéciles, doublés de lâches ; ce sont des incurables. Nous, ça peut se guérir !... »

Après avoir aidé à traverser la rue cette victime de l'imbécillité générale, je m'apprêtais à courir le risque d'interroger un immense brigadier de flics, à la moustache intelligente, lorsque... mon chat me sautant sur le ventre me réveilla en sursaut. Il faisait grand jour, mon réveil avait oublié de sonner, j'allais être en retard.

Dehors brillait un soleil printanier, précurseur des beaux jours prochains. Je songai à la cave froide et sombre où j'allais, pendant huit heures, aligner des chiffres, me livrer à une besogne dépourvue de tout intérêt, comme de toute utilité, à tous ceux qui, dans des métiers différents, mettent au service de la bourgeoisie leurs bras et leur cerveau, et je conclus à haute voix : Quels imbéciles nous sommes !...

Pierre MUALES.

A qui le tour ?

Après Gaston, le grève-généraliste de 1910, après Raynaud, l'exportateur des cotisations syndicales, voici que le Miroir des masses présente de nouvelles binettes.

C'est d'abord le citoyen Porrey, un copain qui fait mentir la légende. On ne croirait jamais qu'il représente le Nord. Lundi, au C.C.N. il s'exprimait ainsi : « Jusqu'à maintenant, personne n'a dit ce qu'il fallait dire. Moi, Marius-Désiré, je vais vous le dire... » Ce modeste avait droit à une case dans la galerie des tableaux de l'élite.

Et voici Matton — Matton-Vu — comme disent ses amis. Il a fait amende honorable et il passe à la postérité. En faisant des démarches platement réformistes au ministère de la guerre, il est devenu révolutionnaire à la mode du P. C. Si les cochons... de payants ne le mangent pas, il fera son chemin.

Un qui a droit à la photo, c'est le camarade Doëblé, un extra-pur de la Lorraine. Comme Samson jadis contre les Philistins, il a vaincu les minoritaires avec une machoire d'âne. Pourquoi est-on si ingrat à son égard ?

©©©

Les grèves sporadiques.

Monmousseau vient de lancer, en parfait connaissance qu'il est, dans la circulation syndicale un mot qui, étant donné la facilité d'assimilation des ouailles communistes, ne va pas manquer d'être répété et de faire fureur à travers le pays.

Au dernier C.C.N. parlant des grèves partielles, il les a baptisées du nom de « sporadiques » ce qui n'a pas manqué de faire bailler d'aise tous les orthodoxes présents dont le fétillant lieu de science. S'ils avaient connu l'éthymologie exacte du mot

peut-être auraient-ils conseillé à Monmousseau d'être un peu plus prudent dans le choix de ses mots ou de ses formules nouvelles.

En effet, si nous en croyons la description donnée par le Larousse sur ce mot, nous lisons qu'en substance « sporadique » se dit des maladies qui n'atteignent que quelques individus isolés, que le choléra existe continuellement à l'état sporadique dans l'Inde.

Or, la jaunisse ayant en France quelque rapprochement avec le choléra aux Indes, et Monmousseau ayant été atteint en 1910 de cette honteuse maladie, on peut toujours craindre que le mal réapparaisse.

Il eût été préférable de choisir des mots ne prêtant pas à de telles confusions.

On voit bien qu'il n'y a plus d'intellectuels dans le Parti d'élite. Ils sont tous académiques. Ayant tué les organisations, ils s'attachent maintenant à la langue française.

Mais, nom d'un marteau, que fait donc le pion avec ses 1.300 francs par mois ?

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

— Prochainement va paraître Histoire de quinze Hommes, de Marcel Berger, le roman sur l'athlétisme, que publia en feuilleton l'Ere Nouvelle.

— Paris-Journal révèle les dessous du fameux projet Quinson. Sous prétexte de protéger les jeunes auteurs, le mercanti du théâtre fait des affaires. Et Comédia donne une façade d'on ne sait quelle philanthropie artistique à cette escroquerie ! Gredins et compagnie...

— Dans l'Eclair, Léon Treich annonce qu'un portrait de Lénine par Gorki, va paraître dans la Revue Européenne. Mais lequel ? Il y a en tant d'opinions de Gorki sur Lénine...

— Poursuivant, dans l'Egalité, son étude sur les « Types sociaux dans Balzac et dans Zola », Paul Louis cite M. Massis qui s'est attaché dans un livre aux procédés de composition de Zola :

C'est de « l'Assommoir » qu'il s'agit, et les notes détaillées qu'a laissées le romancier nous offrent sur sa manière les informations les plus complètes.

Il a d'abord visité le quartier de Paris, qu'il a choisi pour cadre, ses rues ses cabarets, ses bals, ses hôtels. Il a passé de longues heures en y prenant des croquis minutieux. La rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or, la rue des Poissonniers, la rue Belhomme, la rue Poulet sont là : il les caractérise en quelques lignes telle de ces rues en 1861, telle autre en 1875. Puis vient la nomenclature des hôtels, restaurants et cabarets qu'il a relevés. Il avait préparé une étude du Mont de Piété, qui devait minutieusement prendre place dans le livre, puis il l'a laissée de côté.

Il étudie ensuite les métiers que doivent exercer ses personnages ; il lit les manuels techniques et s'entretient avec les professionnels. Après une longue note sur le travail, il a rédigé toute une série d'indications sur le travail d'une blanchisserie, sur la division de ce travail, sur les prix du blanchissage en son temps, sur les salaires payés. Il accomplit les mêmes recherches pour le couvreur, dont il énumère les outils, pour le charrain dont il analyse la tâche et auquel il attribue un gain journalier de six francs en 1850, de sept francs en 1875, la femme touchant trois francs. Les boutonniers ne sont pas oubliés avec leurs marleaux, machines à rivets, ventileurs, cisailles mécaniques, — ni les fleuristes.

Le dossier de « l'Assommoir » comporte encore des coupures de toute sorte, des extraits d'ouvrages, spéciaux. C'est surtout des médecins et des savants, disait Zola en un article du Figaro, que j'ai abusé ; je n'ai jamais traité une question de science ou abordé une maladie sans mettre toute la Faculté en branle. La maladie et la mort de Coupeau reproduisent exactement une observation clinique faite à Sainte-Anne.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — Relâche.

OPERA-COMIQUE. — 13 h. 30 : Le Barbier de Séville, La Voile du bonheur ; 20 heures : Louise.

TRIANON-LYRIQUE. — 14 h. 30 : Les Saltimbanques ; 20 h. 30 : Richard Cœur de Lion, La Servante maîtresse.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 13 h. 30 : Le Cid, Roi de Castille ; 20 h. 15 : Le Sourire du Faune, Le Chandelier.

ODEON. — 13 h. 30 : On ne badine pas avec l'amour ; 20 h. 30 : Le Procureur Hallers.

THEATRE CORA-LAPARICERIE. — Relâche.

NOUVEL-AMBIGU. — Matinée : Le Torrent ; soirée : Les Coeurs sans pitié.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

THEATRE DES MATHURINS. — 20 h. 45 : Ce que Femme veut.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : Le Torrent.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — Le Veau gras.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : Deux Hommes, une Femme.

VIEUX-COLOMBIER. — Relâche.

MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : Le Veau gras.

ALBERT-1er (troupe du Canard-Sauvage). — 21 heures : L'Avocat, Le Chevalier aux roses.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jacques Ferny, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Groffe, Raymond Bartel, Eugène Rosi.

« En chasse », revue, — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE CARILLON. — A 21 heures : Bonne Nouvelle !... revue.

LE GRILLON (33, boulevard Saint-Michel). — 21 heures : les chansonniers Jean Rieux, de Soutter, Ramongin, Sergères, Alex-H. Dumont, G. Danzais et la divette Kady Teissier.

« Pas un mot au percepteur !... », revue.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbes). — A 21 heures : Charles d'Avray et ses chansonniers.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Ah ! l'ôte ! opérette ; Jean Bastia et les chansonniers.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Nous disions dernièrement que le gouvernement polonais avait emprunté à un groupe de financiers italiens quatre cents millions de lires. Il paraît que cette somme n'est pas suffisante pour satisfaire l'appétit ou plutôt la soif des Polonais, car selon les informations, des pourparlers seraient engagés pour conclure un emprunt en Amérique.

Tous les Etats européens ont recours au Nouveau Monde lorsque leurs finances sont embarrassées, et bien loin d'équilibrer le budget du vieux monde, toutes ces dettes entraînent fatalement les débiteurs à une faillite plus ou moins proche, à moins que le prolétariat ne consente à travailler un peu plus pour payer les dépenses ridicules de ses maîtres, car il n'est qu'un moyen de liquider les créanciers, c'est d'offrir en échange de l'argent avancé une somme de travail équivalente.

Les gros industriels ont donc raison, lorsqu'ils affirment que le seul remède à la situation est la production intense. Mais comme ce n'est pas le prolétariat qui a profité de toutes les richesses inutilement gaspillées, il n'y a aucune raison pour qu'il consente à s'user au travail pour le bénéfice de ses exploités, et il ferait bien de se méfier de la hausse momentanée du franc, qui est due au prêt de cinquante millions de dollars par M. Pierpont Morgan.

Or ces cinquante millions de dollars lui faudra les rendre avec un intérêt de sept pour cent dans trois mois, et dans trois mois le gouvernement français n'aura pas plus d'argent qu'aujourd'hui. Ce sera de nouveaux impôts qui viendront encore grever le maigre budget de l'ouvrier, car il est bien entendu que c'est toujours lui qui hérite de toutes les dettes que peuvent faire au nom du peuple les Etats, les gouvernants et les capitalistes.

J. G.

ÉTATS-UNIS

L'ACTION DU PRESIDENT WILSON REVELEE PAR LES DOCUMENTS

New-York, 19 mars. — Le président Wilson vient à peine de mourir et déjà paraît en français un ouvrage qui aura un grand retentissement, car il est plein de documents inédits — minutes secrètes du Conseil des Quatre et du Conseil des Dix, rapportées par Wilson lui-même de Paris, en une cassette mystérieuse — sur son œuvre personnelle à la Conférence de la Paix. Ce livre révèle enfin ce que fut l'action quotidienne du président dans le règlement franco-allemand et il emprunte aux circonstances actuelles une importance de premier ordre. Il a été composé sur l'ordre et sous la surveillance de M. Wilson lui-même, par M. Stannard Baker, qui fut toujours son confident le plus intime, et il montre d'une façon très curieuse ce que Wilson aurait voulu faire, ce qu'il réussit à faire et ce qu'il ne put pas faire à Paris. On ne laissera pas d'être surpris en France du ton souvent âpre de cet ouvrage qui prend parfois les allures d'un véritable réquisitoire contre la politique française, nos grands chefs militaires et certaines personnalités politiques.

L'édition française de cet ouvrage paraît chez l'éditeur Payot, à Paris. — (Radio).

ANGLETERRE

LE CHOMAGE

Londres, 19 mars. — Le nombre officiel des chômeurs était au 10 mars au nombre de 1.113.000, soit 21.142 de moins que la semaine précédente, et 172.023 de moins qu'au 31 décembre dernier.

UNE NOUVELLE MINE DE CHARBON

Londres, 19 mars. — Un nouveau puits charbonnier est actuellement creusé, dans la South Yorkshire, une profondeur de 355 pieds a été atteinte, mais on présume qu'il faudra creuser jusqu'à une profondeur de 900 mètres. On espère toucher la couche de charbon d'ici un an.

ALLEMAGNE

LA GREVE DES DOCKERS A HAMBURG

Les dockers de Hambourg ayant repoussé la décision du comité d'arbitrage, la grève continue, et le travail est à peu près nul dans les docks.

AUGMENTATION DES SALAIRES

Berlin, 19 mars. — Le gouvernement du Reich a présenté au Reichstag, qui formulera son avis dans quelques jours, un projet de loi portant à 30 % l'augmentation du salaire des fonctionnaires et proposant une augmentation familiale d'environ 20 0/0 pour les enfants et de 40 0/0 pour les femmes.

Il faut vraiment que les ouvriers fonctionnaires allemands mènent une existence bien misérable pour que « leur » gouvernement songe à faire une loi pareille.

Persisteront-ils à dire, nos bons patriotes français, que le peuple allemand n'est point pauvre, ne crève pas de faim et que l'étalage de sa « misère » est fait pour appâter les « vainqueurs » de France ?

RUSSIE

LA RECONNAISSANCE DES SOVIETS

Négociations entre la Hollande et la Russie. — Depuis quelques jours, des négociations sont engagées entre les délégués hollandais et le représentant des Soviets à Berlin, M. Kretschinski, en vue de la conclusion d'un traité de commerce qui impliquerait la reconnaissance des Soviets par les Pays-Bas.

HOLLANDE

LA GREVE DES DOCKERS A ROTTERDAM

Les abandons de travail se multiplient parmi les dockers du port qui sont maintenant en grève au nombre de trois mille. Les patrons cherchent à remplacer les grévistes par des travailleurs étrangers. Espérons qu'ils n'en trouveront pas !

PORTUGAL

LES FONCTIONNAIRES PORTUGAIS EN GREVE

Lisbonne, 18 mars. — Le gouvernement portugais n'ayant pas encore pris de décision au sujet de la demande d'augmentation présentée par les fonctionnaires, ceux-ci ont décidé de se mettre en grève.

Pour la campagne de Faux et ses trois gosses victimes du militarisme

Montant d'une collecte faite entre trente-trois camarades de la Carrosserie Jean Gralor, rue de Cornille, à Levallois : 146 francs, versés au camarade Frayse, par Zizi.

La solidarité ouvrière n'est pas un vain mot.

Les camarades qui pourraient avoir ou connaître une chambre bien aérée pour la camarade Faux sont priés d'en avertir Frayse, au journal.

Sammet (15), versé par Lente, 20 fr.; Pierre Lente, 5 fr.; Meyer, 2 fr.; Midol, 2 fr.; Germaine, 3 fr.; Weber, 2 fr.; Privé, 2 fr.; Aimé, 2 fr.; Lyautey, 2 fr.; Hermann Mazurier, 2 fr.; Frayse, 5 fr.; Fertou, 2 fr.; Berthe, 2 fr.; May, 2 fr.; Langlois, 2 fr.; Riche, 1 fr. 25; Albert, 1 fr.; Cyrano, 2 fr.; Amsard, 2 fr.; Pierre, 3 fr.; Rodolphe Korteil, 1 fr.; Jeanne Meunier, 5 fr.; Hay Maurice, 2 fr.; Robé et Rocher, 2 fr.; Deux Anars, 2 fr.; Fernande, 1 fr.; E.D., 1 fr.; Bonder, 1 fr.; R. 5, 0 fr. 50; Chazoff, 2 fr.; Y.Z., 1 fr.; Berthe Maurice, 5 fr.; Miso, 5 fr.; Maurice Fleury, reçu par Frayse, 10 fr.; Rauré, 2 fr.; Alliot, 1 fr.; Louis Gaston, 3 fr.; Alain, 1 fr.; Jockey, 0 fr. 50; Copin de Fresnes, 0 fr. 50; Bucco, 2 fr.; Le Mellour, 2 fr.; Demessine, 2 fr.; Alloué, 1 fr.; Léon, 1 fr.; Giraud, 1 fr.; Lorient, 1 fr.; Parisi, 1 fr.; 5 fr.; Un Sursitaire, 3 fr.; Puteaux, 2 fr.; Broutchoux, 5 fr.; Vittorio Menerotti, 2 fr.; Zébre, 2 fr.; Un Catalan, 2 fr.; D., 2 fr.; de Valois Jean, 2 fr.; Maiset, 5 fr.; Rocher, 1 fr.; Olivon, 20 fr.; Cailis et sa compagnie, 5 fr.; Sig, 2 fr.; Shmil, 3 fr.; Francher, 2 fr.; Patin, 2 fr.; Bianco, 3 fr.; Marchadier, 5 fr.; Maito Guito, 1 fr.; Mouché, 1 fr.; Caucan, 5 fr.; Laurent, 5 fr.; Raymond, 50 fr.; Chantegret, Argenteuil, 30 fr.; Rova, 2 fr.; L'Afficheur, 2 fr.; Germain, 3 fr.; Jaquemart, 5 fr.; Arjantin, 3 fr.; Rosenweil, 5 fr.; Lul, 1 fr.; Roure, 2 fr.; Lélange, 2 fr.; Vassal, 2 fr.; Laporte, 1 fr.; La Carrosserie Jean Gralor, à Levallois-Perret, souscription de trente-trois camarades, 146 fr., versés par Zizi.

Le camarade Frayse reçoit les souscriptions.

En lisant les autres...

O Vérité !

Le Peuple publie ce matin un article de Marty-Rolland qui ne manque pas de vérité :

Les patrons, dit-on communément, ont repris du poil de la bête. La bête, c'est la classe ouvrière, qui, depuis 1920, a perdu ses organisations et s'efforce, à cette heure, de retrouver en elle-même la foi en l'émancipation sociale. Une foi, disons-nous ? Pas, à vrai dire ! Plutôt une conviction solide et profonde basée sur l'expérience.

L'équilibre est une loi de ce monde, tant dans le domaine moral que dans le domaine matériel de l'existence. A tout poids, il faut un contre-poids. A toute force, une force contraire.

Dans toute discussion, une opposition qui ne doit pas être obligatoirement de parti pris évident, assure l'équilibre par un juste milieu. La classe ouvrière doit avoir la conviction de ce devoir : constituer sa force, sa puissance, son observation, sa raison ; en regard de la force patronale, de la puissance capitaliste, de la domination bourgeoise, de l'autorité des pouvoirs publics.

Mais, cependant, on préférerait lire cela dans un journal dont les dirigeants ne portent pas une si lourde responsabilité sur la grève de 1920 et le domestiquage du syndicalisme pendant la guerre.

Car enfin, si je ne me trompe, ce sont bien là les causes efficaces de la désagrégation des forces ouvrières ?

Et allez donc !

Dans le Rappel, le citoyen député-colonel Picot se préoccupe de la marche de la nation dans la prochaine guerre (car, enfin, on ne peut pas en rester là !) et voici le morceau le plus épatant :

Dans l'ordre social, des dispositions sont à prévoir visant les modifications à apporter, pour le temps de guerre, aux règles qui régissent les rapports des citoyens entre eux et avec l'Etat, et notamment en ce qui concerne l'organisation du travail, les œuvres d'assistance et de prévoyance sociales, l'hygiène publique, l'état civil.

Les ressources intellectuelles du pays seront appliquées également à des buts de défense nationale, et les hommes de science devront, comme tous leurs concitoyens, orienter, dès la déclaration de la guerre, tous leurs travaux dans ce sens.

Enfin, si pour maintenir le moral du pays, en cas de conflit, on peut compter sur le concours de tous les bons citoyens, il n'en faut pas moins songer à organiser des services de propagande dans lesquels l'Université aura à jouer son rôle.

Et allez donc ! Voici qu'un député trouve que nous pourrions faire la guerre d'une manière plus rationnelle, et l'on mettra en service commandé tous ceux qui pourraient aider les gens à vivre — et ce, à seule fin de les faire mourir.

Espérons que ses électeurs renverront ce colonel au Parlement, car un de ces jours ils pourront avoir besoin de lui pour crever (avec la Science et l'Université).

Vraiment dommage !

Paris-Soir publie en éditorial le bilan du Bloc national :

Maintenant que les projets financiers du gouvernement sont devenus textes de lois, nous sommes en mesure d'établir le bilan complet de la gestion du Bloc national. Il a eu le pouvoir pendant quatre ans. Dans quel état a-t-il laissé le pays ? Dans quelle situation va-t-il le laisser ? Pour répondre à ces deux questions, point n'est besoin de reprendre, dans leurs termes généraux, les griefs que nous adressons quotidiennement à la politique intérieure et extérieure du cabinet Poincaré. Nos griefs demeurent, et les faits se chargent d'en attester le bien-fondé. Mais prenons des chiffres. Leur élocution est irrésistible.

Du 16 novembre 1919 au 18 mars 1924, la dette de la France est, passée — non comprise la créance anglaise et la créance américaine — de 170 milliards à plus de 350 milliards. Le redressement financier, précaire et provisoire, n'a été obtenu qu'au prix de 12 milliards d'impôts nouveaux, indirects pour la plupart.

L'indice du coût de la vie atteint 505 pour les prix de gros, 441 pour les produits alimentaires. En janvier 1919, la livre était à 29,75, elle grimpa à 40,77 après les élections « bleu-horizon », à 52 francs lors de l'avènement de M. Poincaré, à 61 francs au moment de l'occupation de la Ruhr, et l'on sait que les mensurations ont pu la ramener ces jours-ci de 117 à 85 francs.

M. Adrien Pressimane, à qui nous empruntons ces chiffres, puisés aux meilleures sources, nous fait observer qu'il convient en outre d'inscrire au passif du Bloc national les milliards dilapidés dans les régions dévastées, le gaspillage des stocks américains, la désastreuse liquidation de la flotte d'Etat, la cession du monopole des allumettes, la suppression de la loi sur la spéculation illicite et la tolérance accor-

Sa famille, vaguement avertie de sa conduite, le rappelle par dépêche. Dans la boutique de province, stylisée d'amusante façon, on l'attend : le père médiocre, intéressé et pontifiant, s'entraîne à la tancer d'importance ; la mère, silhouette faïote et frais visage, confie ses craintes à M. le Aoyen. Quant au grand frère, le commis bougonnant et docile, plein de bonté et d'agitation, il reçoit, étonné, les démonstrations inattendues de l'affection paternelle.

Paul arrive, élégant et bref, presque distrait, alors qu'on l'imaginait pâle et dépeigné.

Le père, interdit, en oublie, sur l'instant, ses discours et emprunte 200 francs à ce fils généreux. Le frère, clairvoyant trop peu de temps, et la maman, le choient. Le doyen. Quant au grand frère, le commis de ce luxe soudain ! Non. Mais l'argent se suffit à lui-même — ces honnêtes gens ne le cherchent pas.

Or, la duchesse s'ennuyait loin de celui qui l'aide à « escamoter la vie » (ce sera son dernier mot cynique et sincère, lorsqu'elle abandonnera pour un instant son masque de sensibilité). Elle rejoint Paul au sein de sa famille et sa présence de quelques jours est une bénédiction pour le pays. Elle fonde ceci et cela, comble la cupidité des gens d'Eglise et, au dernier acte, reçoit, avec des roucoulements, sur une estrade voyante, les hommages du conseil municipal et les fleurs d'une petite villageoise pompadour.

J'ai oublié, ou plutôt j'ai conservé pour la fin à dessein le maboul et sympathique personnage du receveur des Postes. Lui seul, malgré des traverses que l'auteur n'a

dée aux fraudeurs de l'impôt des bénéfices de guerre.

On pourrait poursuivre l'énumération. Tenons-nous-en là.

C'est vraiment dommage que vous vous en teniez là ! On aurait pourtant bien voulu connaître le bilan du Bloc des Gauches de 1906.

Et nous sommes persuadés que n'importe quel Etat coûte encore trop cher pour qu'on n'éprouve une furieuse envie de s'en passer.

A TRAVERS LE PAYS

MYSTERE INSONDABLE

Sur la demande de la Compagnie P.L.M., qui enquête de son côté, l'autorité judiciaire recherche toujours, à propos de la catastrophe du train Calais-Méditerranée n° 19, comment et d'où l'ordre de passer par la bifurcation des Grands Violets fut transmis.

Vers 4 heures du matin, peu avant l'arrivée du train à cette bifurcation, l'aiguilleur reçut un avis téléphonique de le diriger sur les Brotteaux. Mais à Dijon, ainsi que l'enquête l'établit, aucun avis de ce genre ne parvint. D'où venait l'avis donné à la gare de Collonges ? C'est la question qu'on n'a pas encore résolue.

Et nous doutons qu'elle le soit un jour, car il faudrait sans doute reconnaître que la compagnie est la seule responsable en l'occurrence.

Or, vit-on jamais une enquête aboutir à la mise en cause d'une compagnie ?

Enfin ! l'essentiel est que le mécanicien soit hors cause.

HORRIBLE MORT

D'UNE MERE DE FAMILLE

Perpignan, 19 mars. — Mme Soler, habitant Montalba, près de Céret, faisait brûler des robes quand ses vêtements s'enflammèrent. On ne put que tardivement lui porter secours, et la pauvre femme mourut dans d'horribles souffrances.

Mme Soler, âgée de 55 ans, était mère de 6 enfants, dont une fillette aveugle.

LE PROCES DES INSTITUTEURS

CONTRE L'« EXPRESS DU MIDI »

Toulouse, 19 mars. — Les débats du procès en diffamation intenté à l'« Express du Midi » par les instituteurs et institutrices laïques, ont commencé cet après-midi devant le tribunal correctionnel présidé par M. Crayol, et ne se termineront que tard dans la nuit s'ils ne sont pas renvoyés à demain.

On se souvient qu'à l'audience, le 15 décembre, le défenseur de l'« Express du Midi » souleva l'exception d'incompétence qui fut écartée par jugement motivé du tribunal en date du 26 décembre, renvoyant les débats sur le fond au 25 février.

Mais à cette date, M. Maurice Talmeyr, auteur de l'article incriminé, se trouvant malade, les plaidoiries furent remises au 19 mars.

TOUJOURS LES MEMES !

Hier matin, à 3 h. 50, un incendie se déclara 50, rue du Trésor, dans les ateliers Bureau et Gasselin, négociants en fournitures de chaussures.

Quand les pompiers arrivèrent, le premier étage était en flammes, et ce n'est qu'avec peine qu'ils purent protéger une partie du deuxième étage.

Naturellement, on fut obligé d'évacuer plusieurs logements occupés par de pauvres bougres au sixième étage.

Quant aux gens fortunés occupant les étages inférieurs, ils en furent quitte pour la perte de... quelques registres.

UN SEXAGENAIRE TUE

PAR UNE AUTOMOBILE

Montluçon, 19 mars. — Une automobile conduite par M. Nouffier a renversé M. Foucrist, sexagénaire, qui se rendait à son jardin.

Le malheureux, traîné par la voiture sur apitoier les « vainqueurs » de France ?

LA LUTTE CONTRE LE CANCER

Lille, 19 mars. — La Commission des maladies sociales, qui s'emploie actuellement à lutter contre le cancer, s'est réunie cet après-midi à la Préfecture du Nord.

Les docteurs Boudron et Verhaedde ont été chargés d'établir un projet de création d'un centre régional anti-cancéreux. Ce projet sera soumis au Conseil général lors de sa prochaine session.

Gageons que s'il s'était agi d'une étude sur le meilleur moyen de tuer le monde avec les explosifs, les grands quotidiens publieraient les photographies de ces deux savants en première page.

pas manqué d'accentuer, lui seul nous enlève un peu à cette compagnie sans idéal et sans envergure.

Esprit nébuleux, vaniteux, mélodramatique, discordeur et, malgré sa voix faible, brailard, soit, et rapprochant déplorablement Victor Hugo et Théodore Botrel, il n'en apporte pas moins ici un petit grain de poésie sincère, une salubre bouffée d'indignation qui provoque, m'a-t-il semblé, chez Paul, un accès de tristesse — le dernier peut-être, bien près d'être du remords et du dégoût. Ce rôle a été tenu par Ch. Dullin avec beaucoup d'imagination et de naturel.

Marionnettes couleur locale pour jeu de boules, personnages de farce, vénale et médiocre humanité aux mots terribles à force de vérité, tout cela nous fut excellentement rendu par les scrupuleux acteurs de l'Atelier.

A remarquer aussi l'originale simplification des derniers décors, ainsi que le bureau-salon moderne du premier acte où la lumière bleue, rouge, perche, comme une chose allée et fugace, en des cages translucides donnant une atmosphère précieuse et amorphe.

On ne peut donc qu'applaudir au succès de l'Atelier. La Fortune, en cette occasion, ne fut pas aveugle.

Le choix judicieux des œuvres montées, la valeur et la conscience de tous les collaborateurs justifient l'éloge qu'on en peut faire.

Hélène GEORGE.

Ils osent nous calomnier

Le grand journal des masses ne rate jamais une occasion de baver sur les Anarchistes, et tous les mensonges sont bons pour essayer de discréditer notre action révolutionnaire auprès des travailleurs.

On a perquisitionné avant-hier chez seize membres du Parti Communiste, et dans le manifeste que publie à cet effet en première page de l'Humanité d'hier le secrétariat des Jeunes, nous soulignons particulièrement cette phrase insinuante, qui est vraiment digne du grand journal des masses.

Il y a quinze jours, c'était l'atroce campagne des gens de gauche, radicaux et libéraux, contre les « atrocités » de la Révolution russe, à laquelle nous avons répondu comme il convient. Il s'agissait de détacher de nous les ouvriers révolutionnaires.

« L'Action française » mène depuis près de quatre mois une campagne formidable contre les Anarchistes. Rien de plus simple. Et les gens de « l'Humanité », à la veille de la foire électorale, mêlent leurs voix dans le concert de calomnies, contre ceux, qui seuls, sur le terrain parlementaire, prendront position de vrais révolutionnaires. Ren de plus simple non plus.

Mais pourtant il y a des limites. Les forbanes de la politique communiste abandonnent toute pudeur. Hier c'était, Losowsky qui nous traitait de policiers. Il signait son article, lui seul en était responsable. Aujourd'hui c'est tout le parti, c'est toute la jeunesse, qui par la signature de son secrétariat se fait complice de la diffamation honteuse dont nous sommes les victimes, et cela parce que les maîtres de la dictature savent que demain nous nous dresserons devant les masses pour les éclairer sur leur véritable devoir révolutionnaire.

Il s'agissait de détacher de nous les ouvriers révolutionnaires, dit « l'Humanité », et l'on fait sous-entendre que pour cette besogne nous nous sommes associés aux gens de gauche ou de droite.

Nous ne voudrions pas faire de comparaison, nous voudrions vous laisser crouler dans votre bourbier, et ne jamais salir notre papier d'une réponse aux hommes qui dirigent depuis près de sept ans l'organe et le parti qui se réclament de la Révolution.

Mais pourtant Avons-nous le droit de laisser passer sous silence toutes ces attaques venimeuses, qui n'ont qu'un but : affaiblir l'action révolutionnaire, pour que triomphent plus facilement les quelques mercenaires du mouvement ouvrier.

Ce n'est pas chez les chefs du grand parti qu'il nous faut aller chercher des leçons de révolutionnarisme. Nous n'avons pas attendu pour prendre position, pour lutter contre le militarisme, que Cachin versât des larmes d'attendrissement en voyant les Français entrer à Strasbourg. Nous n'avons pas attendu pour crier notre haine de la guerre, que le capitaine Treint offrit son sabre à la Pologne. Les Anarchistes n'ont pas attendu pour clamer au peuple de ne pas se faire tuer, que Marcel Fourrier ait écrit Les Chars d'assaut. Hier, comme aujourd'hui, ils étaient au premier rang lorsqu'il y avait du danger à s'affranchir sans attendre du gouvernement le droit d'être ou de ne pas être révolutionnaires.

Un sentiment de pitié nous envahit lorsque nous voyons des hommes qui ont collaboré avec toute la réaction déchaînée, qui ont usé de leur autorité pour faire massacrer des millions de travailleurs, se poser en champions de la classe ouvrière, et chercher à l'entraîner dans un nouveau désastre.

Révolutionnaires ? Ah oui, nous le sommes ! Et dans la poignée qui travaillons à la rédaction du Libertaire, on peut les chercher les capitaines, les lieutenants ou même les simples soldats qui sacrifient la peau des autres sur l'autel de la patrie !

Révolutionnaires ? Nous fûmes les seuls à la défendre, cette révolution russe que vous avez assassinée. Nous fûmes les seuls à appeler le Proletariat français au secours de son frère slave, et c'est vous, les communistes qui au début avez cherché étouffer le grand mouvement d'émancipation du peuple slave.

S'il est vrai que la vérité triomphera un jour du mensonge, s'il est vrai que tôt ou tard, les peuples s'éclaireront à la lueur des événements, s'il est vrai que le passé servira d'exemple aux générations futures, vos enfants rougiront demain du travail monstrueux que vous avez fait, et s'indigneront de la page sanglante que vous avez écrite au livre de l'Histoire !

J. CHAZOFF.

DANS PARIS ET SA BANLIEUE

ECRASE PAR UN TAXI

Hier, à 14 h. 30, un enfant de 7 ans, le jeune G. Pautz a été renversé par un taxi, en face du domicile de ses parents, 20, rue Brochant. Il a été transporté d'urgence dans une clinique sise au numéro 23 de la même rue, où il a subi l'opération du trépan. Son état est grave.

LES DESPERES

A 15 h. 30, au pont de la Concorde, Mlle Hemard, demeurant cité Falaise, a enjambé le parapet et s'est jetée dans la Seine. Repêchée de suite, elle a été emmenée au poste de secours, où son état a été jugé peu grave.

UNE EXPLOSION

A 15 heures, un réservoir de camion-auto, d'une capacité de cinquante litres, vidé de son contenu, avait été placé sur le sol d'un atelier de la rue Lepic, pour y être réparé.

Pendant que l'on soudait le robinet, le réservoir fit explosion, et le propriétaire fut brûlé au dos et aux mains et fut admis à l'hôpital Bichat, dans un état grave.

LEURS DIVIDENDES

Saint-Chamond, 19 mars. — Au puits du de 17 ans, a eu la tête écrasée par une Clo-Marquet, le mineur Jean Blachon, âgé benne.

Jusqu'ici, aucun membre du conseil d'administration des mines, non plus qu'aucun ingénieur, ne s'est trouvé victime de ces accidents souterrains si nombreux.

Ce sont toujours les pauvres ouvriers qui payent.

LES THEATRES

A "l'Atelier"

LE VEAU GRAS

Pièce en 4 actes, de M. Bernard Zimmer

Amusante, certes, et animée d'un inépuisable esprit de répartie, cette satire âpre et souple tour à tour, qui va jusqu'à la farce, et où les ridicules réjouissants des hommes déguisent heureusement leurs ridicules tragiques ; mais on oublie vite cette gaieté sarcastique qui joue et fuse à la surface, tandis qu'une grande amertume desséchante persiste, le rideau baissé, qui corrode l'âme à ses places les plus fraîches. A travers tous les grelots de la farce, comme le cœur humain somme creux sous le doigt expert qui l'ausculte !

C'est qu'il n'y a pas d'amour dans cette pièce, — je m'entends, — pas d'humanité ou trop de pitoyable humanité.

La monstrueuse personnalité de l'argent y plane, y règne, y rampe. Elle occupe toute l'atmosphère, anime tous les cerveaux, corrompt tous les êtres : ceux qui la possèdent, ceux qui l'admirent et le courtisent, ceux qui la désirent, ceux qui en manquent.

A son contact, les êtres réagissent, mais tous de la même éternelle et basse façon. Que le cher honneur des pauvres honne-

tes gens tinte faux contre une pièce d'argent... Un témoin implorable manque ici les points. Nous savons d'avance qui gagnera la partie : l'argent, c'est-à-dire ceux qui le détiennent.

Cette pièce me semble donc moins une variante du *Fils prodigue* qu'un épisode humain d'une large portée, inachevé comme la vie même : ce qui n'empêche aucunement chaque milieu et chaque caractère d'être étudié sous tous ses aspects avec une pénétration aiguë, une force triste, dure parfois, car malgré les apparences brillantes et joyeuses de son œuvre, M. Bernard Zimmer est un triste, mais un fort.

Paul Blanchard, fils d'un pharmacien de province et petit employé à Paris, est devenu, grâce à ses séductions physiques, le secrétaire entretenu d'une opulente duchesse sexagénaire.

Première rançon de son amour du luxe, il se trouve, malgré lui, le complice d'un maître-chanteur qui cherche un collaborateur pour détourner quelques petits ruisseaux dorés de la cassette ducale. Aucune rigidité dans ce caractère encore incertain de jolie fripouille égoïste et sensible, susceptible et désabusé, enclin parfois à l'honnêteté, audacieux à la fois et lâche devant l'image d'une vie de bureaucratie reclus et poussiéreuse, bête et mesquine.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Dans les Métaux

Mise au point

Un pingouin, délégué au C. C. N., m'a accusé, d'après le compte rendu de l'employé de « l'Humanité », d'avoir voté une motion d'unité dans la C. G. T. U., et ensuite d'avoir constitué un syndicat autonome des métaux.

Le narrateur orthodoxe doit avoir le cerveau obstrué par la faulx et le maréchal, car je peux bien dire ici, sans pour cela contrarier mes camarades du syndicat autonome, dont je n'étais pas partisan, que je n'ai constitué aucun syndicat autonome.

J'ajoute que le vrai responsable de sa constitution, c'est le citoyen Barrès-Berrar, par sa malhonnêteté commise à la dernière assemblée générale du syndicat unitaire, quand, reniant ses propres paroles et ses propres écrits, puis renouant à la lutte des classes pour la lutte des places, a accepté le poste de secrétaire confédéral. Le voilà le vrai responsable du échec dans le Syndicat des Métaux, et responsable aussi que de nombreux et bons camarades qui n'ont jamais milité avec la peau des autres, et n'ont pas peur de retourner à l'atelier, n'ont pas repris leur carte de 1924.

Délégué pingouin ! tu t'adresseras un autre fois à ton frère en honnêteté Barrès-Berrar !

J. MASSOT.

Aux Minoritaires

Les camarades de la Minorité des Métaux qui sont encore au syndicat communiste se doivent de réfléchir et de déterminer leur attitude.

Au point de vue des principes du syndicalisme, nous sommes d'accord avec nos camarades du syndicat autonome. Or nous ne le sommes plus, c'est sur la question de militer dans telle ou telle organisation, de rester ou de partir de la C. G. T. U.

Nous ne voulons pas sortir pour aujourd'hui des arguments personnels. Nous voulons seulement que les camarades pensent à la situation. Faut-il rester à la C. G. T. U. pour continuer d'essayer le redressement ? Ou faut-il laisser les politiciens se consumer entre eux et leur retirer la qualité syndicaliste que leur donne notre collaboration ?

En tout cas, les uns et les autres, n'oublions pas le Congrès des Usines, et adresses des tendances, œuvres pour sa réussite.

B. BROUTCHOUX.

Les Comités d'usines

L'on en cause beaucoup et surtout trop de bousillage à ce sujet, car à part quelques exceptions, on peut-on dire qu'il existe dans la Métallurgie un comité d'usine ?

Ce n'est pas en faisant du battage pour une réunion d'atelier où l'on nomme un camarade qui souvent ne sait même pas ce que c'est qu'une organisation, que l'on fait vivre un comité d'usine.

Cela fait toujours un petit effort pour les employés du journal des masses, et c'est tout. Mais est-ce suffisant ?

Avant de lancer des mots d'ordre de grève générale en sourdine, il serait plus utile d'œuvrer au sein des usines à la constitution des comités qui, à l'intérieur, pourraient faire une rude besogne.

Des copains, en dehors des usines, font beaucoup de bruit, mais une fois dans le bain il n'y a plus d'hommes. Pourtant il ne faudrait pas croire qu'il n'y a rien à faire. Tout est à faire.

Que d'abord, chaque syndiqué cherche autour de lui des camarades qui comme lui sont organisés, et qu'ils s'emploient à gagner la confiance des compagnons de travail qui les entourent.

Dans les grandes maisons comme chez Renault, où il y a des centaines d'ateliers, et où il est très difficile de communiquer dans l'usine, il faudrait arriver à trouver un délégué à chaque atelier. Cela n'est pas impossible, mais il faut d'abord que les copains prennent leur propre responsabilité, et qu'ils ne disent pas comme toujours : *Je suis au milieu de brutes, il n'y a rien à faire !*

Que chacun prenne cette chose à cœur en montrant l'exemple. D'abord dans les ateliers où se font des heures supplémentaires, il faut que le militant donne l'exemple de ne pas en faire.

Car cela est répété tous les jours par les non-organisés qui nous disent : *Comment vous voulez que je ne fasse pas d'heures supplémentaires, mais un tel, qui est syndiqué, fait dix et onze heures de travail, tandis que je n'en fais que neuf !*

Comme conclusion, un peu moins de battage dehors. Mais surtout plus d'activité à l'intérieur. De la seulement dépend le comité d'usine vivant, actif, efficace.

Un « non-cellulaire ».

Où allons-nous ?

A l'heure où les commandes ralentissent dans les usines, où les patrons plus que jamais emplissent leurs magasins et les magasins de leurs concessionnaires, et où d'autre part la vie augmente, un troisième congrès des usines vient de se tenir.

Beaucoup de délégués étaient pour la grève immédiate et générale. Dans l'Humanité, la C. G. T. U. mène sa campagne, et je m'aperçois que l'on cherche bien la grève générale. Des camarades se figurent parce que des délégués sont nommés dans les usines, que les comités d'usine sont fondés. Hélas ! nous en sommes encore loin. Ils ne sont même pas à la hauteur de ceux qui fonctionnaient pendant la guerre.

Eh oui, ceux-là faisaient œuvre de syndicalistes. Beaucoup de délégués étaient collecteurs du Syndicat. De ce fait, à la paie, ils plaçaient timbres et cartes, et la caisse syndicale montait.

Et aujourd'hui, depuis que nos malheureux syndicats sont envahis par les politiciens, les délégués d'usine se figurent qu'ils sont à la tête d'une organisation puissante : les comités d'usines. Ils veulent tout au moins la grève générale. Ils parlent de cela comme de loucher une pièce. Ils ne sont certes pas seuls, car il y a pas mal de permanents qui, eux aussi, sont partisans. Les permanents inféodés aux partis politiques sont même les propagateurs et les animateurs de ce mot d'ordre politique. Pauvres impulsifs, ils ne savent pas dans quel fourbier ils vont s'engager !

Certes les comités d'usines ont du bon, mais il faut qu'ils fonctionnent, pour être capables de mener cette lutte gigantesque.

Je ne tiens pas à faire crier ces enrégimés d'action — action à faire par les autres — mais j'estime que c'est la vie de la classe ouvrière qui est en jeu.

Honnêtement, nous ne pouvons pas l'entraîner dans une grève qui ne serait peut-être qu'un nouveau 1920.

Les caisses des organisations syndicales sont vides. Pour mener une bataille de cette envergure, il faut de l'argent et de l'unité dans nos efforts. Il faut que ceux qui sont si pressés y pensent et réfléchissent. Il faut d'abord renforcer nos syndicats au point de vue financier et moral, faire l'unité tant désirée.

Camarades, apportez votre obole venez lutter avec nous pour rendre nos organisations habitables pour tous. Venez nous aider contre les mauvais lagers de la politique qui causent la division. Quand ce travail sera fait, nous pourrions livrer avec certitude cette grande bataille contre les capitalistes qui sont causes des misères ouvrières.

Dans les partisans de la grève générale immédiate, non préparée, et apparaissant comme catastrophique, il y en a de deux sortes :

1° Les employés de ce parti politique qui divise la classe ouvrière et qui veut lancer le prolétariat dans une aventure douteuse ; 2° Les sincères, les impulsifs, qui sont au labour, qui souffrent de la vie chère, et qui sont impatients de monter à l'assaut de la citadelle patronale.

Les premiers vont-ils continuer à se faire les commis d'un parti politique qui n'est pas plus qualifié que les autres groupements extérieurs pour donner des mots d'ordre sur les revendications syndicales ?

Les seconds, dans leur impétuosité et louable désir de faire de l'action, vont-ils être les chevaux de trait fougueux et aveugles qui lanceront l'attelage syndical dans l'ornière ?

Nous pensons que les uns et les autres se ressaisiront et comprendront que ce n'est pas faire un pas en avant que de se casser le cou !

LINCHO.

Les grèves

Dans le bronze. — Tout marche à souhait. Pas mal de maisons très importantes ont accordé satisfaction. Retardataires, posez vos conditions. C'est 0 fr. 75 qu'il faut obtenir. Passez, à ce sujet, à la permanence, rue Thoiry, donner vos renseignements et consulter la liste des maisons qui adhèrent au mouvement.

Syndiqués et non syndiqués, assistez à la réunion de 2 h. 30, grande salle de l'Union, 33, rue Grange-aux-Belles.

Des tracts sont à prendre jeudi soir à la permanence. — Le Comité de grève.

Mouleurs en verrerie. — Les mouleurs, en grève depuis le 5 mars, sont aussi nombreux et résolus qu'au premier jour. Dans leur réunion d'hier, ils ont, par un vote secret, repoussé les nouvelles propositions patronales.

Maintenant, la moitié des camarades sont employés dans d'autres corporations. Les listes de souscription pour les camarades nécessaires commencent à rentrer. Merci à tous.

Adresser secours et correspondance au siège : à la Bellevilloise, 23, rue Eoyer, où un pointage des cartes se fait tous les jours, de 9 heures à 11 heures et de 14 heures à 17 heures.

Aujourd'hui jeudi, réunion à 10 heures du matin.

Gordonniers de Romans. — Le cap du lundi a été franchi d'une façon admirable ; le moral des camarades est excellent après vingt jours de lutte. Tous sont bien résolus, comme au premier jour, à ne rentrer qu'après complète satisfaction. Ce matin, plus de 200 travailleurs sont venus aider leurs camarades en grève, aux abords de l'usine, montrant de ce fait leur entière solidarité envers les grévistes.

M. Debroud a tenté, vers 10 heures, l'ultime manœuvre ; il a réussi à trouver sept renégats qui n'ont pas hésité à trahir leurs copains. Ces « jaunes » ont pu franchir la grille de l'usine en camion, enfermés comme des bestiaux.

M. Debroud a cru peut-être décourager les grévistes ? Il se trompe, car cette trahison ne fait que les encourager.

C'est M. Jussilien, droguiste, qui a mis son camion à la disposition du patron affameur.

Le Comité de grève voue au mépris de la classe ouvrière ceux qui n'hésitent pas à se faire les valets du capitalisme.

La bonne saison

Voici, pour les ouvriers du bâtiment, la saison du travail revenue. Il ne tient qu'à nous quelle soit belle pour le syndicalisme. Les circonstances sont propices au recrutement, à la propagande, aux revendications.

Aussi, saurons-nous en profiter. Bientôt, les travailleurs du bâtiment répondront unanimement aux appels que ne tarderont pas à lancer la treizième région et le Syndicat unique du bâtiment de la Seine. Celui-ci tiendra un grand meeting, le matin du 6 avril, à la Grange-aux-Belles.

Le Bureau du S. U. B.

DANS LE NORD

Un syndicat communiste scissionniste

Le journal des Masses fait, depuis quelque temps, un tam-tam sur le Syndicat des métaux de Lyon qui a repris son autonomie, ainsi que sur les décisions de l'U. D. U. du Rhône.

« Scissionnistes, ceux qui reprennent leur autonomie. Scissionnistes, les organismes qui ne respectent pas les statuts de la C. G. T. U., des U. D., etc. », déclarent les appointés du Parti communiste et de la C. G. T. U.

Respecter les statuts, cela se comprend à leur manière.

Mais voyons, pourquoi ne souffle-t-on pas mot sur le cas du Syndicat unitaire des mineurs d'Anzin qui, lui aussi, s'est retiré de l'Union locale unitaire de Denain et de l'Union départementale du Nord depuis décembre et qui reçoit régulièrement ses timbres et cartes de la Fédération unitaire du sous-sol ?

Pourtant, ce cas fut soumis d'abord à l'U. D., qui s'est déclarée incompétente.

Puis, soumis à la C. E. de la C. G. T. U., et cela depuis le 14 février.

Depuis... ma foi... silence complet. Personne ne bouge et les as de la Grange-aux-Belles n'ont pas assumé ce syndicat scissionniste de circulaires : ils n'ont pas non plus donné signe de vie à l'Union locale.

Pourquoi ? Cela se devine, car ce syndicat est orthodoxe à fond ; son secrétaire général, Chomy, est même proposé comme candidat aux élections législatives. Mais cela n'empêche pas que son syndicat doit des milliers de timbres à l'Union locale de Denain.

Logique orthodoxe !

JOLIS.

Aux ouvriers peintres

Pour l'augmentation, pour discuter le nouveau cahier de revendications, vous êtes invités à assister aux réunions de quartier suivantes :

Pour le 19^e arrondissement, ce soir, à 17 h. 30, Maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau ;

Pour le 20^e arrondissement, le vendredi 21 mars, à 17 h. 30, rue de Ménilmontant, 8.

BOUCHONNET.

L'Unité à Grenoble

Dimanche 16 mars, des délégués des deux unions locales, ainsi que ceux du groupe autonome, se sont réunis pour envisager les possibilités d'unité dans la localité. Le délégué de l'Union locale unitaire n'avait pas de mandat précis.

A l'issue de cette réunion, l'ordre du jour suivant fut adopté à l'unanimité :

Les délégués des deux unions locales et du groupe autonome, réunis, le dimanche 16 mars, à la Bourse du Travail, sur convocation du groupe autonome de Grenoble,

Après avoir envisagé et discuté les moyens propres à réaliser l'unité organique dans une seule union locale, en attendant que cela soit dans une seule U. D. et dans une seule C. G. T. ;

Considérant que, devant la situation faite aux travailleurs de la localité par la gravité des événements actuels, il importe de regrouper toutes les forces ouvrières dans un seul organisme local ;

Que ce groupement ne peut que faire pression sur les organismes centraux des deux C. G. T. pour hâter l'unité dans le cadre national ;

Décident la nomination d'une commission mixte chargée de rechercher les possibilités de faire l'unité ;

Tenant compte des leçons du passé et des causes qui ont amené la scission et les luttes intestines au sein des organisations syndicales, les délégués présents déclarent accepter comme base de discussion pour l'unité :

1° Respect de la « Charte d'Amiens » ; 2° Respect de l'autonomie du syndicalisme vis-à-vis de tous les groupements politiques et sectes philosophiques.

Le Secrétaire de séance : BAUDIN.

P. S. — La commission, composée de trois membres par U. L., se réunira ce soir, 20 mars, à 8 h. 30, à la Bourse du Travail.

Triste ! Triste !

Nous lisons, dans un journal local :

GAILLON. — Pour la journée de dix heures. — Il y a des grèves pour la journée de huit heures ; il y en a aussi pour revenir à la journée de dix heures.

Les ouvriers de l'usine Henri Hamelle, située à Aubeyvoe, travaillaient cinquante heures par semaine et demandèrent la semaine dernière à travailler soixante heures pour augmenter leur gain.

Le directeur ne voulant pas augmenter la quantité de carton bitumé entassé dans les magasins et dépasser les chiffres des commandes, refusa d'augmenter le nombre d'heures.

Les ouvriers quittèrent les ateliers mercredi. Après entente avec la direction, ils ont repris le travail le lendemain, le nombre d'heures ayant été porté à cinquante-cinq par semaine.

Voilà où nous en sommes ! Des ouvriers qui sont en lutte contre leur patron pour obtenir des heures supplémentaires !

Heureusement que le cas est isolé. Mais le mal existe. Il est nombreux les travailleurs qui demandent à faire des heures pour gagner un peu plus et nourrir la nichée.

Le prolétariat a besoin, plus que jamais, d'éducation et d'action. Pour cela, il faut des syndicats, il faut l'unité. Les sincères communistes le comprendront-ils ?

Le tremplin électoral

La propagande syndicale est une excellente plate-forme pour les politiciens. Voici, à ce sujet, un article de *Germinal*, d'Amiens :

Les chefs communistes de l'Oise et de Paris — embusqués à l'Union locale de Beauvais, à l'Union départementale des syndicats, à la Fédération du textile — ont profité de la grève pour faire adhérer les grévistes à leurs boutiques politiques. Qu'ils sachent, les grévistes, — car ces messieurs certainement ont oublié de leur dire, — que la C. G. T. U. a fourni l'année dernière vingt mille francs à la Fédération du textile, pour les grévistes du textile.

Mais les grévistes n'ont touché que cinq mille francs : le reste — quinze mille — a servi à payer les permanents de la Fédération, car ces messieurs ne travaillent pas pour rien, et ils avaient de l'arrière à toucher.

Et maintenant que vous voilà avertis, ouvriers et ouvrières du textile, adhérez et payez si vous voulez à Paris : si vous tenez absolument à être tondus et à servir d'instruments aux politiciens, il n'est pas au pouvoir de Germinal de vous en empêcher.

S. CASTEU.

Nécrologie

Apprenant par le Syndicat des Terrassiers de la Seine le deuil cruel qui frappe notre camarade Barthe dans le décès de sa compagne, la Fédération du Bâtiment, en la personne des militants composant son bureau fédéral et sa commission exécutive, adresse au camarade Barthe, ancien secrétaire des Terrassiers, et membre de la commission exécutive fédérale, ses fraternelles condoléances pour la perte douloureuse qu'il vient d'éprouver.

La levée du corps se fera demain, à 14 h. 30, rue Juge, 23 (15^e arrondissement).

Le Bureau fédéral.

Communiqués Syndicaux

Minorité syndicaliste de la Seine. — Réunion demain, à 21 heures précises, salle Raymond-Lefebvre, avenue Mathurin-Moreau, 8.

Présence indispensable de deux délégués par syndicat minoritaire et minorité syndicale constituée.

Ordre du jour : La Commission de travail ; le Comité de l'U.D. ; les Résultats de la Conférence de la Minorité.

Employés des P.T.T. — Commission du journal, aujourd'hui jeudi, à 18 heures, au siège.

Syndicat unique des P.T.T. — Commission exécutive ce soir, à 20 h. 30, petite salle des Grèves.

Congrès fédéral.

Terrassiers-Puisatiers. — Aujourd'hui jeudi, réunion du Conseil, Bourse du Travail, salle des Commissions, 4^e étage.

Menuisiers. — Devant l'activité accrue constatée chez les menuisiers et pour une coordination plus efficace des efforts, le Conseil des Menuisiers organise pour le mercredi 26 mars, à 18 heures, salle Bondy, Bourse du Travail, une grande réunion corporative.

Les tracts annonçant cette réunion seront, à la disposition des camarades au bureau 12 (4^e étage), samedi, à 18 heures, et dimanche, de 10 heures à midi.

Employés d'assurances. — Les employés et employées de toutes catégories, de toutes les compagnies d'assurances, syndiqués ou non, sont invités à assister à la réunion générale qui aura lieu demain vendredi, à 18 h. 15, à la sortie des bureaux, 16, rue Cadet (grande salle du Grand-Orient), au rez-de-chaussée.

Peintres en bâtiment. — Les tracts pour le meeting du mercredi 26 mars sont prêts. Venir les retirer des aujourd'hui.

Peintres du 19^e. — Syndiqués ou non, assistez à la réunion pour l'augmentation des salaires, ce soir, à 17 h. 30, maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Boulangers. — Nogent-sur-Marne : Aujourd'hui jeudi, à 17 heures, 162, Grande-Rue, à Nogent.

Papier- carton. — Fédération unitaire du Papier-carton, à 21 heures. Comité fédéral.

Taillieurs de Pierre-Granitiers, etc. — Au silence dédaigneux de la Marbrerie funéraire de vant les revendications posées par le Comité, tous les ouvriers des cimetières (y compris ceux qui ont obtenu satisfaction) doivent désertier les chantiers aujourd'hui jeudi, à midi, pour se rendre à la réunion de protestation qui aura lieu à 15 heures, salle Bondy, Bourse du Travail.

Tous les membres de la Commission exécutive doivent être présents.

Industrie hôtelière. — Réunion du Conseil syndical ce soir, de 21 heures à 24 heures, au siège, Bourse du Travail.

DANS LE S.U.B.

Il est rappelé aux camarades que des postes sont à pourvoir au bureau ; les candidatures sont reçues au secrétariat.

CONSEIL GENERAL à 18 heures, lieu habituel.

TRAVAILLEURS DE LA VOIRIE. — Réunion dimanche, salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail, à 9 heures.

MOULEURS EN CARREAUX DE CIMENT. — Réunion dimanche à la Bourse.

CHARPENTIERS EN BOIS. — La Section tiendra une permanence le dimanche 23 mars, salle des Commissions, 2^e étage, Bourse du Travail, de 8 heures à 12 heures. (Ne pas confondre avec les dissidents électoraux, affiliés au Parti communiste.)

Minorité de Reims. — Réunion de la Minorité ce soir, au siège habituel, Bourse du Travail.

PETITE CORRESPONDANCE

Camarade de Suisse pourrait-il me donner adresse de Wagner, marchand d'outils de mouleurs ? Ecrire à Lachèvre, 9, rue d'Austerlitz, Le Havre (Seine-Inférieure).

Léon Louis peut-il m'envoyer dès que possible les renseignements dont il m'a parlé ? — André Bonder.

L'ami Geoffroy Y. est prié de faire parvenir le plus tôt possible l'« Enfer militaire ». Bien reçu l'« Histoire d'un crime ». Attendons les trois revues et plus de détails. Tiens-toi peigné et bon courage. — Récapé.

Journe! demande l'adresse de Benoît Périès, parti à Paris le 1^{er} février. Ecrire à Journe!, 169, route d'Heyrieux, Lyon (Rhône), pour renseignements divers.

L'auteur de l'article : « Où allons-nous ? » est prié de se faire connaître.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Réunion du Conseil d'Administration du "Libertaire"

Ce soir, à 21 heures, 9, rue Louis-Blanc, réunion du Conseil d'Administration du *LIBERTAIRE*. Tous les membres sont instamment priés d'y assister.

Importantes décisions.

Groupe anarchiste universitaire et des 5^e et 6^e. — Ce soir, à 20 h. 30, salle Salsac, 6, rue Lancau (5^e métro Saint-Michel), grande discussion sur la propagande antiparlementaire et sur la tenue du Groupe pendant la campagne électorale.

Une causerie sur « les Femmes et la Guerre » finira la soirée.

Groupe du 11^e. — La question de salle est résolue. Réunion tous les jeudis, à 20 h. 30, salle du restaurant des Cochers, premier étage, 135, boulevard Voltaire.

Appel à tous les anciens copains du Foyer du 11^e et à tous ceux que notre propagande intéresse.

Ce soir, à 20 h. 30, organisation de la propagande ; décision à prendre : questions diverses.

Jeudi 27 mars, suite de la causerie de Léon Louis.

Les copains qui ont encore des livres du Groupe sont priés de les rapporter.

Groupe du 12^e. — Ce soir, à 20 h. 30, salle Fabre, 35, boulevard de Reuilly, causerie sur « l'Anarchie et les Femmes », par Teddy Fraysse.

Bibliothèque.

Invitation aux amis du « Libertaire ».

Groupe du 20^e. — Réunion du Groupe ce soir, 28, boulevard de Belleville, au restaurant du Faisan-Doré.

Causerie entre copains sur la campagne antiparlementaire.

Tous les camarades qui détiennent des livres sont priés de les rapporter.

Groupe d'Etudes sociales de Saint-Denis. — Réunion du Groupe tous les vendredis, à 20 h. précises, Bourse du Travail, 4, rue Suger.

En vue de la réorganisation du Groupe, les camarades sont priés de venir nombreux demain.

Invitation à tous les lecteurs du « Libertaire ».

Groupe de la Garenne-Colombes. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, maison du Peuple, 40, rue de la Pointe.

Province

Groupe libertaire du Havre. — Demain vendredi, propagande antiparlementaire.

Organisation de causeries.

Prière au camarade Lemonnier d'être présent, avec les nouveaux renseignements.

Le Groupe signale Bucco, ancien député italien, se disant anarchisant, pour estamper les copains.

Urban et Hermel devraient bien venir au Groupe régulier.

Groupe libertaire de Bordeaux. — Il est reformé sur de nouvelles bases. Libertaires et sympathisants sont conviés à la réunion du samedi 22 mars, au bar des Sports, place des Augustins.

Controverse sur la question électorale.

La correspondance concernant le Groupe de Bordeaux devra dorénavant être adressée au camarade Henri Laveau, 12, rue d'Alambert, Bordeaux (Gironde).

Groupe de Roanne. — Les camarades lecteurs du « Libertaire » sont invités à assister nombreux à une réunion pour la formation d'un groupe des Amis du « Libertaire » qui aura lieu le samedi 22 mars, à 20 heures, au café de la Solidarité, rue de Clermont.

Que tous les copains en prennent note.

Gauseries populaires de Lyon (17, rue Marignan). — La causerie sur « Courrouder » n'ayant pas eu lieu, le vendredi 14 mars, par suite de l'indisposition du camarade Albin, les copains sont invités à venir nombreux demain, au siège, à 20 h. 30.

Pour que vive le "Libertaire"

Triporteur, 1 fr. ; Trois Copains de Grenoble, 3 fr. ; Les Toliers de chez Eugène Boulouge, 18 fr. ; N'importe, Une Camarade, 2 fr. ; Bainville d'Hostel, 10 fr. ; Le Camarade A.F. Amélie et le Camarade L.C. 336 fr. ; Cinq Copains de Cremlieu, 20 fr. ; Pour le Conseil du Livre, 5 fr. ; Bardet, 2 fr. ; Adam, 5 fr. ; Un Copain, 1 fr. 25 ; Un Inconnu, 3 fr. 50 ; Lacortie, 4 fr. 25 ; N'importe qui, 2 fr. ; Un Copain, 1 fr. 30 ; Clayrac, 1 fr. 50 ; Triporteur, 1 fr. ; Germaine Linthud, 2 fr. ; Pengloan, 5 fr. ; Redon à Beaumont, 4 fr. ; Delmas, 4 fr. ; Vigoron G., 2 fr. 40 ; Jean Kalevitch, 3 fr. ; Albonet, 100 fr. ; docteur N. Quillempré, 300 fr. ; le faucheur du port, 5 fr. ; B., 2 fr. ; En passant, 3 fr. ; Cloître, 2 fr. ; Cyrano, 5 fr. ; Consuelo, 5 fr. ; Valoderrana, 5 fr. ; Léon, 5 fr. ; André Bonder, 10 fr. ; Duplex, 3 fr. 50 ; Pourboire d'un bourgeois, par Argelotti, 2 fr. ; L.R. David, 2 fr. ; Un Groupe de Copains de chez Renault, 45 fr. ; Dom Bosco, 2 fr. ; Thauru, 10 fr. ; X..., 5 fr. ; Hyacinthe Gobin, 8 fr. ; Gomez, 5 fr. ; Les Amis du « Libertaire » : premier versement 150 fr., deuxième versement 100 fr.

Rougé, Saint-Denis,